

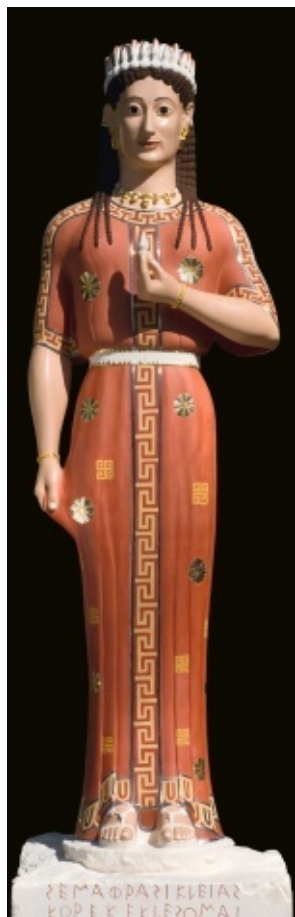
L'archéologue et historien d'art allemand Johann Joachim Winckelmann (1717-1768) a parfaitement résumé l'idée que ses contemporains se faisaient de l'esprit antique : « Noble simplicité et tranquille grandeur. » Cette formule... lapidaire atteste de l'exagération qui caractérisait le retour aux modèles antiques. Pourtant, cette admiration n'a pas aveuglé Winckelmann qui – des découvertes récentes l'attestent – fut le premier archéologue à découvrir des restes de couleur sur des statues grecques...

L'hypothèse d'une recherche systématique de simplicité perdue dans notre vision des statues antiques. L'idéal de nudité et de blancheur exclut *a priori* l'usage de vêtements. Cette impression est renforcée par le fait que nous n'avons quasiment pas retrouvé de textiles. Les vêtements des anciens Grecs ne sont donc connus que par des sculptures, de rares représentations ou par les textes. Que peut-on en déduire ? Tout d'abord que les femmes (et les hommes) portaient des péplos ou des chitons.

Long vêtement drapé tombant des épaules, le péplos était tissé d'une laine trop rigide pour créer beaucoup de plis. Cette longue tunique n'était maintenue que par une ceinture, de sorte qu'une longue fente latérale découvrait la peau. Quant au chiton, il était cousu ; il créait une autre apparence, puisqu'on le réalisait dans un tissu fin, afin de produire nombre de plis, ressentis comme autant d'ornements. Il était cousu sur le côté, et l'on assemblait la partie avant et la partie arrière sur les épaules à l'aide de boutons. On le complétait parfois d'un petit manteau.

Le péplos comme le chiton étaient réalisés à partir de draps blancs, plutôt grossiers. Du moins est-ce ainsi qu'on les présente pendant les leçons magistrales, sur l'Internet et dans les films historiques. Simpliste ? Nous le pensons. Les sources antiques auraient dû nous incliner à nuancer cette conception, mais sous l'influence des idées reçues, elles furent mal interprétées. L'étude des dieux et des héros sculptés, heureusement, nous livre une nouvelle perspective.

1. LA BELLE PHRASIKLEIA est morte jeune. Éplorée, sa famille fit réaliser une sculpture grandeur nature de la jeune fille, et en orna sa tombe. Les rosaces d'or et d'argent qui parent sa robe ainsi que les bourgeons de lotus ouverts (diadème) ou fermés (dans sa main) sont une allusion au ciel et au cycle de la vie et de la mort (ci-dessus, sa reconstitution en couleurs).



Vinzenz Brinkmann

L'ESSENTIEL

- ✓ Un cliché veut que les Grecs de la période classique étaient toujours vêtus sobrement de blanc.
- ✓ La restitution des peintures ornant les statues de cette période montre, au contraire, que nombre de leurs vêtements étaient multicolores et luxueux.
- ✓ Par ailleurs, les vêtements représentés sur les scènes, au fronton des temples, étaient aussi très colorés.
- ✓ Tout cela traduit le goût grec pour les vêtements multicolores que l'on trouvait aussi dans le monde oriental, par exemple chez les Perses ou les nomades des steppes.

Depuis bientôt 30 ans, nous observons des surfaces de marbre au microscope, en lumière naturelle ou ultraviolette, en éclairage direct ou oblique, à la recherche de traces de couleurs. Comme nous en avons trouvé beaucoup, nous utilisons depuis quatre ans un appareillage de spectroscopie ultraviolets-visible et de spectrométrie à fluorescence X, avec lesquels nous étudions la composition chimique de restes de couleur, et ce de façon non destructive (voir l'encadré page 26). Tous ces moyens techniques sont coordonnés par Heinrich Piening, du Département de restauration de l'Administration des châteaux, lacs et jardins de l'État de Bavière.

Restauration 3D de troisième génération

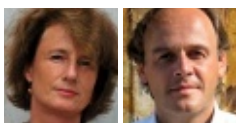
À tout cela s'ajoutent les données traitées à l'aide de logiciels performants, qui fournissent des images numériques ultraprécises ou même des reconstructions en trois dimensions. Tous ces outils et techniques, qu'avec l'aide et la coopération de notre collègue Oliver Primavesi, de l'Université de Munich, nous avons progressivement appris à mettre en œuvre, permettent de pratiquer ce que nous nommons la restauration de troisième génération. Nous sommes aujourd'hui plusieurs à employer ces méthodes.

Au cours des dernières années, elles ont permis d'ébranler la vision surannée d'un passé tout en marbre blanc. Pourtant, des dessins du XVIII^e et du XIX^e siècles montraient déjà que des savants avaient noté la présence de couleurs sur les statues anciennes. Aujourd'hui, les nouvelles méthodes nous permettent de révéler des pigments invisibles à l'œil nu ; il est même possible de restituer de façon indirecte toute une mise en couleur.

Que nous livre cette nouvelle lecture ? Que ceux qui passent pour les fondateurs de la culture européenne avaient tendance à abuser des couleurs. Ils recouvriraient sans retenue le marbre, qui leur offrait un support idéal pour représenter les chevelures, la peau et les habits.

Prenons le cas de l'Athènes du début du V^e siècle avant notre ère. En ce temps, ce que l'on nomme l'âge classique de la ville attique n'avait pas commencé. Toutefois, les citoyens de la *polis* avaient déjà introduit le système démocratique. La ville

LES AUTEURS



Ulrike BRINKMANN, archéologue, travaille à l'Université de Munich et à la fondation *Archeologie* à Munich. Vinzenz BRINKMANN, archéologue, est professeur à l'Université de la Ruhr à Bochum et conservateur de la collection d'antiquités de la Maison Liebieg à Francfort.

venait de battre la superpuissance perse au cours de la bataille de Marathon. Tout cela poussait les Athéniens à donner un lustre particulier aux panathénées, des fêtes religieuses et des jeux qui se tenaient tous les ans à Athènes en l'honneur d'Athéna, la déesse de la ville.

L'un des temps forts de ces fêtes était la grande procession des corés. Ces très belles jeunes filles étaient choisies parmi les meilleures familles de la ville et défilaient parées de leurs plus beaux atours. Leurs pères, aussi fiers qu'ils étaient aisés, faisaient souvent graver le tableau dans la pierre et offraient leurs statues pour qu'elles soient érigées sur l'Acropole.

Cet aspect de la vie athénienne serait de peu d'importance pour notre enquête, si, une dizaine d'années après la bataille de Marathon, les Perses n'étaient revenus. Cette fois, leurs armées occupèrent l'Attique et saccagèrent Athènes, qui réussit cependant une nouvelle fois à les vaincre à la bataille de Salamine. Ces dévastations et ce succès entraînèrent la construction de nouveaux bâtiments de sorte que l'on enterra les statues peintes brisées par l'ennemi. Une chance pour la recherche puisque cela limita à quelques années seulement l'exposition des œuvres aux éléments ! Lorsque les corés sculptées furent remises au jour à la fin du XIX^e siècle, de nombreux restes de couleur les ornaient encore, ainsi qu'en témoigne l'aquarelle de la coré 675 réalisée par le peintre suisse Émile Gilliéron en 1896 (voir la figure 2).

La coré 675

Les images de Gilliéron montrent que les bordures du vêtement de la coré 675 étaient enrichies de méandres, de spirales ou de fleurs. Le chiton de cette coré s'est révélé être composé d'un chemisier bleu, d'une jupe ornée et d'un manteau drapé en biais, asymétrique et boutonné. Une large bande d'ornement suggère que la jeune femme était vêtue d'une jupe portefeuille, ce que confirme le fait qu'elle portait une ceinture visible entre les plis du manteau.

Quelles sont les couleurs conservées sur cette sculpture ? Le vert et le rouge sombres visibles aujourd'hui correspondent respectivement à des restes d'azurite (un minéral bleu composé de carbonate de cuivre) et de vermillon (poudre de cinabre, c'est-à-dire de sulfure de mercure). Le microscope révèle quelques endroits où il reste des pigments.

L'analyse en spectroscopie ultraviolets-visible réalisée en 2010 révèle en outre d'autres couleurs : sur le manteau de tout petits restes d'ocre jaune (une argile contenant de l'hydroxyde de fer), ainsi que des traces de malachite (un carbonate minéral anhydre de couleur verte) en plus du vermillon et de l'azurite trouvés dans les ornements. Les cheveux étaient rendus en brun-orange et la peau en abricot. Une restitution de la coré 675 est actuellement en cours de réalisation pour la galerie municipale de Francfort, la Maison Liebieg.

Ainsi, le cas de la coré 675 montre que l'adage « l'habit fait l'homme » avait déjà cours pendant l'âge classique à Athènes.



Vinzenz Brinkmann

2. CETTE SCULPTURE FÉMININE DRAPÉE, la coré 675, est conservée au musée de l'Acropole d'Athènes. Quand elle fut mise au jour en 1896, elle était encore couverte de couleurs vives, que, par chance pour la restitution de la polychromie dans la Grèce antique, le peintre suisse Émile Gilliéron a fixées sur des aquarelles. Plus de 115 ans plus tard, le vermillon originel a noirci au contact de l'air, et le bleu est vert aujourd'hui. Cette statue fut enterrée assez vite après sa réalisation ; c'est pourquoi ses couleurs ont été conservées durant des siècles.